

fumée, cent fusils descendraient, iraient aux nouvelles d'Emin Pacha, apprendraient peut-être son départ pour le Zanzibar, par Oukédi ou par Oussoga. Peut-être a-t-il pris cette voie, car aux dernières dépêches que j'ai reçues des Affaires Étrangères, il méditait ce projet. Mais, dépourvus de bateau ou de pirogue, et tout proches que nous sommes de Ouadelaï — quatre jours seulement par eau — j'ai la conviction que nous gaspillerions un temps précieux à chercher des expédients, quand le sens commun ordonne de retourner à la forêt, d'y chercher un endroit convenable, Ibouiri, par exemple, pour y laisser nos approvisionnements, nos malades et nos convalescents restés chez Ougarrououé et à la station d'Ipoto; puis de revenir avec notre bateau, des munitions et quelques douzaines de caisses. Vu l'explicable absence d'Emin et l'absence de toute nouvelle, il serait maladroit de dépenser nos forces à porter des munitions au Pacha, qui a peut-être déjà vidé la province. »

Pendant l'après-midi, nous longeâmes le lac, jusqu'à ce que l'île Kassenya, à 1600 mètres de notre campement, marquât le 127° magnétique; l'observatoire du plateau avait indiqué 289°.

De bonne heure, j'ordonne de s'arrêter; nos hommes entourent le camp d'un palis de broussailles. Nous avions à discuter sur la position que nous faisait le refus par Katonza et ses gens d'entrer en relations d'amitié.

Dans la matinée du 15 décembre le lieutenant Stairs avec 40 hommes partit pour s'aboucher avec les gens de l'île Kassenya, située à 800 mètres environ de la rive. Le lac est ici très peu profond. Deux pêcheurs hélés par Stairs ne purent approcher qu'à plusieurs centaines de mètres. La vase était insondable, personne n'eût osé s'y risquer. L'ambatch, ce végétal singulier, prospère sur la plage, à laquelle il fait une frange étroite. Sur toute la rive méridionale il ressemble, à distance, à des pieux en haute palissade. A peine si on pouvait distinguer le son des voix; les pêcheurs indiquèrent par gestes, en aval, la cale où ils débarquaient comme l'endroit d'où l'on pourrait mieux communiquer. Stairs s'était empêtré dans la boue et les marigots; il fallut l'attendre toute la matinée.

L'après-midi M. Jephson se rendit avec 40 hommes au débar-

cadère qu'avaient désigné les pêcheurs : une sorte de cap boisé au sommet, et au pied une profondeur suffisant aux besoins ordinaires. Un pêcheur et sa femme, qu'on héla, arrivèrent jusqu'à une fléchée du rivage et condescendirent à palabrer. « Oui, nous nous rappelons qu'un bateau-fumée vint par ici, il y a un long temps. Dedans il y avait un homme blanc<sup>1</sup> qui parlait très poliment. Il tua un hippopotame, qu'il nous donna à manger. Les os sont encore près d'ici, vous les pouvez voir. Il n'y a pas de grands canots sur ce lac, ni dans les environs. Le plus grand tient deux ou trois hommes, pas davantage. Nous achetons nos canots aux gens de l'Ounyororo, vis-à-vis, et nous leur donnons en échange du sel et du poisson.

— Ne voudriez-vous pas porter une lettre pour nous à l'Ounyororo?

— Non! — et ils se mirent à rire, — non, il ne faut pas y penser : c'est affaire aux chefs et grosses têtes, et non pas à nous, pauvres gens qui ne valons pas mieux que des esclaves.

— Voulez-vous vendre un canot?

— Une coquille comme la nôtre ne vaut que pour la pêche riveraine, en haut-fond. Et comment êtes-vous venus ici? Par le chemin de l'Itouri? Ah! cela montre que vous êtes de méchantes gens. Qui a jamais entendu dire que de ce côté-là soit venu rien de propre? Si tu n'étais de sac et de corde, tu aurais amené un grand bateau, comme l'autre blanc, et, comme lui, tu aurais tiré des hippos. Passe ta route! elle va par là-bas. Un peu plus loin tu en rencontreras, d'autres gens qui ont pour métier de tuer le monde! Il n'y a rien à manger ni près du lac, ni dans toute la plaine. Des pêcheurs comme nous n'ont que faire de bêches. Regarde tout autour, tu ne verras aucune culture. Retourne à la montagne, tu y trouveras de quoi; ici, rien. Nous faisons du sel et nous prenons du poisson; nous le portons aux gens de là-haut, qui nous en donnent du grain et des fèves. Ce pays-ci est le Kassenya. Un peu plus bas, tout près, nous avons Kavalli, et le prochain endroit est Nyamsassi. Va donc! Pourquoi ne tires-tu pas plus loin? essaye ta chance ailleurs! Le premier blanc ne s'arrêta qu'une nuit dans ces eaux-ci; au matin il alla son chemin, et depuis, nous ne l'avons vu ni aucun autre. »

1. Le colonel Mason.

Va donc! L'inévitable destin nous enserrait. Tout ce qui vaut l'effort ne s'obtient que par l'effort, — par l'effort et la patience. On ne peut échapper à cette loi. Nous avons beau regarder, nous ne pouvions aller de l'avant qu'en combattant, tuant et détruisant, qu'en brûlant ou en étant brûlés. Pour aller à l'Ounyoro, nous n'avions pas d'argent, ou de marchandises ayant cours. La marche à Ouadelaï ne ferait que gaspiller les munitions; or, en manquer rendrait le retour impossible, et nous réduirait à l'impuissance dans laquelle Emin Pacha est tombé, dit-on. Et quand nous regardions le lac, nous sentions qu'il fallait à des bipèdes semblables à nous quelque chose pour les porter sur l'eau. Toutes les routes nous étaient closes, excepté celle d'arrivée, et nous avions épuisé nos provisions.

Au conseil qui fut tenu dans la soirée, il fut décidé d'adopter le seul parti raisonnable qui se présentât : regagner Ibouiri, à dix-huit journées de marche, en arrière, y élever une solide palissade, et de là envoyer un fort détachement à Ipoto, pour amener l'embarcation, les marchandises, les officiers et convalescents jusqu'au camp retranché; puis, après y avoir laissé cinquante fusils sous les ordres de trois ou quatre officiers, filer rapidement à la station d'Ougarrououé, expédier à Ibouiri ceux qui étaient restés avec les Arabes, puis récupérer le major et l'arrière-colonne, avant que l'un et l'autre se fussent engagés dans le désert auquel nous n'avions échappé qu'à si grande peine. Enfin, tous réunis, nous reviendrions avec l'*Avance*, accomplissant notre mission jusqu'au bout, mais dégagés quant à l'arrière-garde de l'anxiété qui nous tourmentait toujours davantage.

Le lendemain, 16 décembre, de lourdes averses nous retiennent jusqu'à neuf heures du matin. Le sol, dur et plan, n'absorbe l'eau que lentement, et pendant la première heure nous pataugeons parfois jusqu'aux genoux. Puis nous entrons dans une plaine doucement ondulée, où l'herbe n'a qu'une hauteur de sept à huit centimètres; des bosquets d'arbustes distants de quelques vingtaines de mètres les uns des autres donnent au paysage l'aspect d'un parc de plaisance. Nous prenons le sentier par lequel le débarcadère de Kassenya communique avec le col de la montagne, longeant toujours le lac, à 25 kilomètres environ. Tout à coup nous vîmes appa-

raître des antilopes par bandes, et comme nous étions fort à court de vivres, nous fîmes de notre mieux pour nous procurer de la viande. J'abattis un coudou<sup>1</sup>; Saat-Tato tira un harte-beest<sup>2</sup>. A 55 kilomètres du débarcadère de Kassenya, nous nous arrêtâmes, désireux de donner le change aux Katonza, qui, pensions-nous, s'inquiétaient de nos agissements : après nous avoir montré si peu de complaisance, ils ne pouvaient qu'éprouver de la crainte, ou tout au moins des inquiétudes à notre endroit. La nuit, je me proposais ensuite de retourner sur nos pas, de prendre la route du col, de ne pas attendre au jour pour gravir la rude et pierreuse montée et gagner le sommet avant que les natifs du plateau eussent bougé. Chargés comme nous l'étions, il fallait éviter, si possible, tout engagement avec des gaillards aussi déterminés.

Vers trois heures de l'après-midi, comme nous répartissions la viande entre les affamés, on entendit le cri de guerre, et une demi-douzaine de flèches tombèrent près de nous. Rien ne montre mieux l'aveugle stupidité ou l'extrême témérité de ces sauvages, que cette douzaine d'individus osant s'attaquer à une compagnie de 170 hommes, dont deux seulement leur eussent donné du fil à retordre. Bien entendu qu'après nous avoir gratifiés de hurlements et de flèches, ils tournèrent bride et décampèrent; ils se pouvaient fier à leur vitesse, car les hommes qui se mirent à leur poursuite les perdirent de vue en un rien de temps.

Dans la journée, en vaguant après quelque bon coup de fusil, le long de la rive, et loin de notre relais, j'avais rencontré un grand tas d'ossements, appartenant à maintes espèces descendant de l'éléphant et de l'hippopotame, jusqu'à la petite antilope des brousses. Il est probable que le gibier avait été cerné par les naturels, qui l'avaient, en s'aidant du feu, rabattu en un cercle d'un rayon de 150 mètres.

Saat-Tato, après avoir blessé un buffle, abandonna la poursuite quand il vit un lion de belle taille se substituer au chasseur.

La rive du lac embellit à mesure qu'elle incline vers le nord-est. Je remarquai une vingtaine de campements possibles, tout près de la berge, talus de sable blanc et ferme, incessam-

1. *Strepsiceros kudu*.

2. *Bubalis caama*.

ment lavé par le flot; un frais bosquet émergeant de la plus verte des pelouses abondait en gibier; de tous côtés l'œil rencontrait un paysage charmant et magnifique.

A 5 heures de l'après-midi, mes gens se rassemblèrent. Silencieusement ils se mirent en ordre pour gagner le pied du mont. Nous avons trois malades, dont deux n'avaient encore pu se refaire des misères endurées dans l'immense forêt; le dernier souffrait d'une fièvre intense contractée après la pluie de la veille.

A 9 heures du soir, nous tombons inopinément sur un village, ce qui occasionna quelque confusion; sans la haute montagne qui se dressait sur nos têtes, semblable à une nuée noire, nous eussions pu nous égarer et retourner sur nos pas, tant était grande l'obscurité. En un morne silence nous traversons le bourg endormi, et suivons un sentier qui nous mène hors de son enceinte, mais il dégénère en piste, et nous le perdons bientôt. Pendant une autre heure nous tenons bon, les yeux obstinément fixés sur la masse sombre qui s'élève jusqu'au ciel étoilé; mais le corps fatigué, n'en pouvant davantage, exigeait du repos. Nous nous jetâmes sur l'herbe, chacun où il se trouvait, et bientôt nous étions plongés dans un profond sommeil, étranger à l'inquiétude.

Au point du jour, trempés de rosée, et encore las, nous regardons l'immense muraille qui se dresse en quatre grandes terrasses, hautes de 180 mètres chacune; nous en sommes encore à 5 kilomètres. Pressant le pas, nous atteignons la première montée, les anéroides marquant 46 mètres au-dessus du lac, lequel est lui-même à 752 mètres au-dessus de la mer, soit 762 mètres au-dessous du col qui sépare les chaînes nord et sud, dont l'extrémité orientale semblait presque surplomber.

Tandis que les porteurs expédiaient les derniers reliefs de la chasse, 50 hommes choisis allèrent se saisir du rebord du plateau, dont la caravane allait gravir les pentes.

Après une demi-heure employée à prendre des forces, nous attaquons la déclivité rocheuse que les pluies avaient balayée. L'exclamation de *Bismillah!* (Au nom de Dieu!) était sur nos lèvres. La marche de nuit encore dans les jambes, glacés par la rosée, puis la brume et le froid du matin, nous n'étions pas en train. Et, pour augmenter nos peines, le soleil nous frappait

le dos, les rochers nous renvoyaient la chaleur à la figure. Un des malades s'égara dans un accès de délire, un autre s'affaissa sous l'influence d'une forte fièvre bilieuse et ne voulut plus bouger. Nous n'étions pas à moitié chemin, qu'on vit douze naturels de Katonza quitter la plaine et s'élancer après nous, avec l'intention de ramasser les traînants; ils allaient tomber sur nos malades et les dépêcher avec une facilité qui leur donnerait le désir de jouer encore de la lance. Mais le lieutenant Stairs, chargé de l'arrière-garde, réglerait leur compte s'ils arrivaient à portée de fusil.

Au haut de la deuxième terrasse, les fraîches eaux d'un ruisseau nous rendirent la vie. Ces rocs de quartz brûlaient, ces blocailles de gneiss chauffaient terriblement. La colonne s'éparpillait le long des pentes, la sueur coulait sur les corps nus. Le soulagement fut grand de savoir que nos tirailleurs tenaient enfin le front de la colline; sans cela quelques hardis manieurs de zagaie eussent suffi pour décimer nos hommes essouffés et haletants.

Courte halte à la troisième terrasse. De cet endroit nous vîmes que l'arrière-garde n'avait pas encore franchi le premier ressaut. Les douze naturels suivaient obstinément à 500 mètres de distance. L'un après l'autre ils se penchèrent sur un objet que nous ne distinguons pas — notre second malade, comme nous l'apprîmes plus tard, — chacun lui enfonça sa lance dans le corps. Saat-Tato, notre chasseur et quatre autres experts se postèrent derrière de larges rochers, qui leur permettaient de voir sans être vus.

Nous mîmes près de trois heures à atteindre la lèvre du plateau et à rejoindre l'avant-garde, qui nous avait rendu si grand service en tenant l'ennemi à distance. Comme l'arrière-garde montait à son tour, nous entendîmes un pétilllement aigu: les carabines de l'embuscade vengeaient nos morts. L'un des sauvages tomba pour ne plus se relever; un second fut emporté tout en sang; les autres vautours prirent la fuite.

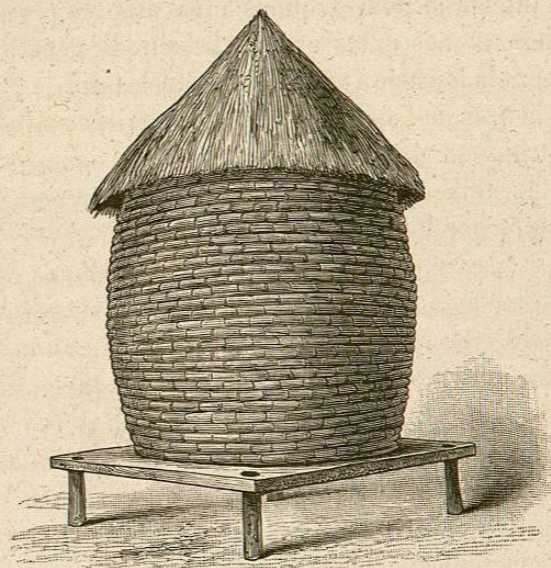
Pendant que l'on reprenait haleine, nos éclaireurs explorèrent le village, où se font les échanges entre les laquistes et les natifs du plateau. Bientôt la nouvelle d'une riche trouvaille parcourut les rangs: nous avons du grain et des fèves en provision suffisante pour donner à chaque homme large ration pendant cinq jours.

A une heure de l'après-midi, nous reformions la file, en ordre strict, car il fallait éviter les accidents et les pertes inutiles. Se dispersant devant nous, les indigènes, qui s'étaient amassés en grand nombre pendant notre halte, se répandirent sur nos flancs et nos derrières. Une forte bande se cacha dans les herbes hautes, à travers lesquelles elle supposait que nous allions passer; mais la troupe s'infléchit vers une surface gazonnée. Frustrés par cette manœuvre, ils s'élançèrent de leur fourré, et cherchèrent un autre moyen d'assouvir leur haine.

Au goulet profond près du moure qui déjà avait été le théâtre d'un de nos combats, le centre et la queue de la colonne, s'embrouillant quelque peu dans les roselières, se tronçonnèrent en trois ou quatre groupes. De propos délibéré ou ne pouvant faire autrement, un autre de nos malades se coucha dans l'herbe; il ne s'en releva pas. Tandis qu'à l'avant-garde nous attendions que la file se fût reformée, nous entendîmes comme une tempête de cris triomphants, et 400 indigènes ou environ dévalèrent les talus, ivres de rage bruyante et sans se préoccuper de l'arrière-garde. Nul doute que ces clameurs victorieuses n'eussent été poussées quand s'accomplit la destinée du malheureux. C'était le troisième que nous perdions. Mais un de nos tireurs émérites, quittant l'avant-garde, prit position à trois cents mètres de notre ligne, tandis que les natifs, débordant de joie, bondissaient allègrement sur l'arrière-garde, déjà très fatiguée. Une première balle coucha un assaillant sur le sol, une seconde cassa le bras d'un autre et lui pénétra le flanc. Il y eut un instant de silence, puis nos éclaireurs, courant au secours de leurs camarades, les dégagèrent immédiatement.

Après une heure de marche nous campions sur une colline tabulaire; des plaines riches et étendues se déroulaient devant le regard, mais nous avions les pieds mal en point et je ne me rappelle pas avoir jamais été si bas. Je réfléchissais sur ce problème : Comment les sauvages, qui craignent tant la mort, semblent-ils parfois la rechercher? Les pertes qu'ils ont subies dans les journées du 10, du 11, du 12 et du 15 eussent dû les convaincre que les étrangers sont gens à se défendre. Un moment j'avais cru que notre feu leur aurait enseigné la prudence, et qu'ils

comprenaient enfin que nous marchions tranquillement en ligne, dédaignant manœuvres et cris de guerre, ne répondant qu'aux attaques directes! Mais nous en sommes à notre cinquième jour de patience. Nous perdons des hommes qui nous sont précieux, car nous avons une œuvre énorme à accomplir. Il faut encore traverser la forêt deux fois : retourner à Ipoto pour y prendre le bateau et le porter jusqu'au Nyanza; puis fouiller les rives du lac jusqu'à Ouadelaï et, le cas échéant, jusqu'à Doufilé, pour avoir des nouvelles d'Emin; il faut revenir encore sur nos pas pour secourir le major Barttelot,



Grener des Baboussés.

dont la troupe, accablée par une besogne au-dessus de ses forces, attend sans doute des secours avec anxiété; il faut retraverser le Pays aux Herbes, et payer en vies la lourde rançon qu'exigent un courage et une témérité jusqu'ici sans précédents. Donc, je me décide à essayer l'effet d'opérations plus directes : après une leçon sévère et la perte de leur bétail, ils se demanderont si la guerre leur profite plus que la paix.

En conséquence, le lendemain, avant le point du jour, je demande des volontaires. 80 hommes répondent aussitôt. Mes instructions furent brèves :

« Mes garçons, vous voyez que les natifs combattent en